

L'importance du paratexte dans l'analyse des traductions du Popol Vuh

Marc Pomerleau

Université de Montréal

marc.pomerleau@umontreal.ca

Le Popol Vuh est un récit historique et mythique du peuple maya quiché. Il a été découvert en 1601 au Guatemala par un missionnaire espagnol, Francisco Ximénez, qui l'a retranscrit et traduit en espagnol. La première version française a également été faite par un membre du clergé, soit l'abbé Brasseur de Bourbourg, en 1861. Ces deux traductions ont inspiré la plupart des traductions qui nous sont parvenues jusqu'au milieu du 20^e siècle, principalement en raison du manque de connaissance de la langue quiché de certains des traducteurs de l'ouvrage. L'analyse du paratexte (préface, notes, illustrations, etc.) et de son évolution au fil du temps nous permet de constater de grandes différences entre les traductions. Alors que Ximénez était fortement influencé par son appartenance à l'Église ainsi que par la conception du monde et la mentalité coloniale de son époque, Bourbourg a tenté d'épurer le texte des idées reçues de Ximénez et de faire redécouvrir la culture maya aux Européens, sous un plus beau jour. La mise en relief du paratexte nous permet de situer les traductions dans leurs contextes historiques et culturels donnés, et de les aborder d'un œil critique. La lecture du paratexte et la connaissance de ses tenants et aboutissants devraient donc faire d'un simple lecteur un véritable lecteur averti, qu'il s'agisse de la traduction du Popol Vuh ou de tout autre texte.

Introduction

Il est généralement reconnu que l'étude des textes à travers l'histoire nous permet de constater une évolution discursive, de point de vue, de prise de position, et généralement de relever certains « caprices » relevant des auteurs, des éditeurs ou tout simplement de la culture ou de la mentalité dominante à l'époque de la rédaction des documents.

L'objectif du présent article est de relever, par l'analyse du paratexte de certaines traductions du Popol Vuh, les éléments qui nous permettent de situer ces textes dans un

contexte historique et de constater de quelle façon le paratexte a évolué depuis la première traduction de ce document. Tout d'abord, nous aborderons la première traduction de ce livre historique maya quiché, soit celle réalisée en pleine époque coloniale par le dominicain Francisco Ximénez, puis celle du prêtre et professeur Brasseur de Bourbourg, faite après l'indépendance du Guatemala, où le Popol Vuh a été rédigé, perdu, puis retrouvé.

L'analyse du paratexte de ces deux traductions se fondera sur les théories mises de l'avant par Genette, mais également par Lane, Lépinette et Gürçağlar. En somme, le paratexte est constitué de tout ce qui entoure et prolonge le texte. Il peut émaner de l'auteur, de l'éditeur, des critiques, etc. Bien sûr, il peut également provenir du traducteur. Selon Genette, le paratexte se divise en deux catégories : tout d'abord le péritexte, c'est-à-dire ce qui se trouve à l'intérieur du livre (le titre, le nom de l'auteur, la maison d'édition, la date, la préface, les notes, les illustrations, etc.), puis l'épitéxte, c'est-à-dire ce qui se trouve à l'extérieur du livre (entretiens, correspondance, journal intime, etc.). Tout cela, selon Watts (2000, 42) nous offre « a lens for viewing the complex ideological struggles within which the text is situated, as well as the ideological appropriations to which it was subject. » Nous ferons usage de cette « lentille » pour analyser les travaux de Ximénez et de Bourbourg.

Avant de traiter plus spécifiquement du paratexte et du Popol Vuh, il importe d'abord d'en préciser le contexte historique et culturel. Au cours des prochaines pages, nous présenterons sommairement la civilisation maya, l'époque de la conquête espagnole de leur territoire, ainsi que les traces écrites qui nous sont parvenues sur les Mayas et la conquête. Par la suite, nous aborderons le paratexte, nous déterminerons les éléments pertinents à la présente analyse, puis nous étudierons les cas ci-dessus mentionnés.

Les Mayas

La civilisation maya a été l'une des plus importantes civilisations précolombiennes en Amérique. On la met généralement sur un pied d'égalité avec les civilisations aztèques et incas quant à son importance historique et culturelle dans le Nouveau Monde. Apparue 3 000 ans avant Jésus-Christ, elle est disparue au moment de la conquête espagnole au XVI^e siècle. On ne croit pas que la fin de la civilisation maya soit directement attribuable à la conquête espagnole, puisqu'à l'arrivée des conquistadors et des missionnaires, elle était déjà en décadence depuis plusieurs siècles.

Cet effondrement laisse encore aujourd'hui les experts perplexes. Plusieurs hypothèses ont été avancées, dont le despotisme des dirigeants et le militarisme croissant, jumelés à des désastres écologiques et agricoles. On remarque également que le début de la chute de l'Empire correspond à un délaissement de l'architecture, de la science (mathématique, astronomie, pharmacopée, etc.) et de l'écriture, qui avaient fait la renommée des Mayas. Les grandes cités mayas ont alors été abandonnées et graduellement recouvertes par la forêt. Notons qu'à l'apogée de leur empire (du VI^e siècle au IX^e siècle de notre ère), les Mayas contrôlaient un territoire de 325 000 km² s'étalant du Yucatan au Honduras.

Après l'abandon des principaux centres urbains, les Mayas et leur civilisation ont sombré dans l'oubli. Outre la chute de l'empire et l'abandon des cités par les Mayas, il faut également se rappeler qu'à la suite de l'arrivée des Espagnols dans la région au XVI^e siècle, les conquistadors et les missionnaires chrétiens ont tout fait pour éradiquer les traces écrites de la culture maya, qui, selon eux, faisait la promotion d'hérésies. En fait, la conquête espagnole a saboté l'« alphabétisme » des Mayas au Mexique et en Amérique centrale. En plus de détruire les documents précolombiens, les missionnaires ont évincé les scribes, ce qui a fait totalement disparaître l'art hiéroglyphique chez les Mayas, remplacé petit à petit par l'écriture alphabétique (Christenson, 2003, 5). Il faudra attendre jusqu'au XIX^e siècle avant que le monde ne les redécouvre et s'intéresse à ce joyau du patrimoine mondial.

Les documents écrits

Les codex mayas

Au moment de la conquête de la Méso-Amérique par les Espagnols, les Mayas possédaient de nombreux livres, mais par ordre des conquistadors et des religieux, ils ont pour la très grande majorité été détruits. Les frères franciscains Zamorranga et Diego de Landa ont été les principaux artisans de cette destruction massive au milieu du XVI^e siècle. À ce sujet, Landa a écrit : « Nous rencontrâmes un grand nombre de livres rédigés dans ces caractères, et comme tous contenaient des superstitions et des mensonges du démon, nous les brûlâmes en entier. » (DesRuisseaux, 1987, 16). Suite à ces destructions, on croira longtemps, jusqu'à ce qu'on s'intéresse à la question au XIX^e siècle, que les peuples précolombiens ne possédaient aucune littérature digne de ce nom.

Ces livres auxquels Landa faisait référence, que l'on appelle codex, sont en fait des manuscrits écrits avant ou au moment de la conquête par des scribes mayas. Ils étaient écrits sous forme de glyphes sur de longs rouleaux d'écorce, semblables au fameux papyrus égyptien. Ils mesuraient environ 7 mètres par 20 centimètres et étaient repliés en accordéon pour former une sorte de livre d'une dizaine de centimètres d'épais relié par des cordes. Les codex sont, avec les inscriptions sur les monuments et les fresques, les principales sources d'information primaire sur la culture maya; ils nous renseignent sur l'astrologie, les procédés divinatoires, les cérémonies et la chronologie. Nous ne disposons aujourd'hui que de trois codex mayas authentifiés, sauvés des autodafés des missionnaires. Ils sont nommés en fonction de l'endroit où ils sont aujourd'hui conservés : Codex de Madrid, Codex de Dresde et Codex de Paris.

Les relations

En plus des quelques codex mayas qui ont survécu, nous possédons aujourd'hui bon nombre de relations, ces chroniques écrites par les navigateurs, conquistadors,

missionnaires et autres explorateurs européens. Parmi celles-ci, notons *L'Histoire véridique de la Conquête de la Nouvelle Espagne* (Historia Verdadera de la Conquista de Nueva España) de Bernal Díaz del Castillo, les *Lettres de relation de la conquête de Mexico* (Cartas de relación de la conquista de México) d'Hernan Cortés et la *Relation des choses de Yucatan* (Relación de las Cosas de Yucatán) du même Diego de Landa.

Qu'est-ce que le Popol Vuh?

Le Popol Vuh (parfois écrit Popol Wuj) ou « Livre du Conseil » est l'un des textes les plus importants de la littérature autochtone des Amériques. Il s'agit en somme d'un recueil de cosmologie et d'histoire mystique du peuple maya quiché depuis la création jusqu'à peu après la conquête. Il a été écrit en quiché, l'une des nombreuses langues de la famille maya, à l'aide de caractères latins¹, vers 1550, soit après la conquête espagnole.

Le Popol Vuh est tout particulièrement reconnu pour sa description mythologique de la création du monde, la « genèse » maya. Cependant, il relate également les péripéties des dieux jumeaux Hunahpú et Xbalanqué avant la création de l'être humain. Leur triomphe contre les forces du mal et les dieux de la mort permettra la création de l'homme. Le Popol Vuh étale ensuite la généalogie des dirigeants quichés, raconte leurs déplacements, triomphes et établissements jusqu'à la conquête.

Selon les données disponibles, il semblerait que le manuscrit original ait été écrit à partir de la tradition orale à Santa Cruz del Quiché, dans la région des plateaux de l'ouest du Guatemala. On croit que le document a été rédigé vers 1550, soit peu de temps après l'arrivée des Européens dans la région (les Espagnols sont arrivés au Yucatan en 1511 et Pedro de Alvarado a soumis les Guatémaltèques en 1527). Le style poétique et soigné du texte nous permet de croire que l'auteur faisait partie de la noblesse quichée. Certains spécialistes croient que l'auteur aurait pu être Diego Reinoso, un *popol-vinac*, c'est-à-dire

¹ Les Espagnols avaient enseigné l'écriture latine aux Mayas dans un effort de christianisation. Toutefois, certains Mayas l'ont utilisé pour consigner leurs connaissances traditionnelles, comme en font foi les livres de Chilam Balam et le Popol Vuh.

un scribe responsable des glyphes, mais, selon Van Akkeren (2003, 237), cela est impossible parce que Reinoso, dans un autre document, désapprouve certains éléments du Popol Vuh. Van Akkeren croit plutôt que l'auteur serait un membre de la faction de Nim Ch'okoj (des nobles), alors que d'autres sources prétendent que le Popol Vuh a été écrit par un certain Cristobal Velasco, un prêtre maya (DesRuisseaux, 1987, 21). Encore aujourd'hui, le thème de l'auteur du Popol Vuh ne fait pas l'unanimité au sein des spécialistes de la culture maya.

Redécouverte du Popol Vuh

C'est en 1701 qu'un moine dominicain du nom de Francisco Ximénez, arrivé au Guatemala en 1688 et prêtre de plusieurs paroisses quichées, découvre un curieux manuscrit rédigé en quiché. On croit qu'il a eu accès à ce document parce qu'il avait gagné la confiance des habitants de la paroisse de Santo Thomas Chuila, aujourd'hui Chichicastenango, où se trouvait le document, et parce qu'il avait appris la langue quichée. L'existence du manuscrit avait été tenue secrète par les locaux pendant un siècle et demi. Par ailleurs, Ximénez a écrit que les Mayas conservaient de nombreux livres anciens, mais qu'ils les cachaient pour que les autorités espagnoles ne les détruisent pas (Christenson, 2003, 27). Bref, Ximénez sera le premier traducteur du Popol Vuh. En fait, il sera l'unique traducteur du Popol Vuh original, puisqu'après qu'il ait réalisé sa traduction en 1703, le document original disparaît à nouveau. Il demeure introuvable à ce jour, ce pour quoi toutes les traductions réalisées après Ximénez se fondent sur la retranscription de ce dernier dans son ouvrage bilingue.

Une première traduction en français est ensuite réalisée en 1861 par l'abbé Charles Étienne Brasseur de Bourbourg, un missionnaire français séjournant au Guatemala et ayant appris le quiché. Tout comme Ximénez, il réalise une version bilingue. Il lui donnera le titre de *Popol Vuh, Le livre Sacré et les mythes de l'antiquité américaine*.

Les traductions de Ximénez et de Bourbourg

Comme nous l'avons vu, Ximénez est le premier Européen à lire le Popol Vuh, et il sera le seul à avoir accès au document original de 1550. Avant de traduire le document en espagnol, Ximénez copie d'abord le texte quiché, tout en adaptant l'orthographe pour qu'elle corresponde aux codes de l'espagnol. Il réalise ensuite sa traduction en espagnol, sur le mode du livre bilingue : il fait deux colonnes de textes : à gauche sa retranscription en quiché et à droite, sa traduction en espagnol. Ximénez réalise sa traduction entre 1701 et 1703 et lui donne le titre *Empiezan las historias del origen de los indíos de esta provincia de Guatemala* (Histoire des origines des Indiens de cette province du Guatemala). La version de Ximénez est transcrite et traduite sur 56 feuilles recto/verso et ne comporte aucun chapitre, aucune division ou paragraphe.

La traduction de Ximénez a été beaucoup critiquée, notamment en raison des nombreux éléments bibliques qu'il aurait insérés dans le texte. Évidemment, Ximénez était missionnaire et il semble qu'il ne pouvait pas mettre complètement au rancart l'idéologie coloniale et religieuse de sa mère patrie l'Espagne. Quoi qu'il en soit, les traducteurs d'aujourd'hui n'ont que d'autre choix que d'utiliser la copie quichée de Ximénez pour produire de nouvelles traductions, l'original étant disparu. Aujourd'hui, la version espagnole de Ximénez ne fait plus autorité.

Il faudra attendre plus de 150 ans après les travaux de Ximénez pour qu'une nouvelle version du Popol Vuh soit disponible. En effet, après le décès du père Ximénez vers 1720, le Popol Vuh est à nouveau oublié. Les documents personnels du père Ximénez sont d'abord transférés aux archives du couvent Santo Domingo Xenacoj, où il réside. En 1773, les archives sont transférées à Nueva Guatemala de la Asunción (aujourd'hui la ville de Guatemala) après qu'un tremblement de terre ait détruit le couvent, pour finalement se retrouver, vers 1821, aux archives de l'université San Carlos dans cette même ville. C'est finalement en 1854 que Karl von Scherzer, un Autrichien américanophile, met la main sur le manuscrit et le présente au monde entier en publiant

une version abrégée. À partir de ce moment, de bon nombre d'érudits d'intéresseront au document et de nombreuses traductions du Popol Vuh verront le jour.

En 1861, l'abbé Charles Étienne Brasseur de Bourbourg publie une version bilingue quiché/française intitulée *Popol Vuh, Le livre Sacré et les mythes de l'antiquité américaine*. Il sera le premier à lui donner le titre de *Popol Vuh*. Ce titre aurait semble-t-il été le titre d'un document ayant alimenté la tradition orale ayant inspiré cet ouvrage. Tout comme Ximénez, il adapte l'écriture quiché aux règles phonétiques et orthographiques de sa langue maternelle, dans ce cas le français. Bourbourg sera le premier à diviser le texte en parties et chapitres. Pendant longtemps, la traduction de Bourbourg a servi de base aux autres traductions, notamment en raison des nombreuses erreurs relevées dans le texte de Ximénez, qui croît-on, maîtrisait moins bien le quiché que Bourbourg. Ce sont en grande partie les commentaires de Bourbourg sur la traduction de Ximénez qui nous ont amenés à nous questionner sur tout ce qui entoure le texte, c'est-à-dire le paratexte.

Le paratexte et le Popol Vuh : étude de cas

Comme nous l'avons vu, mais cette fois dans les mots de Genette (1987, 7), « le texte ne se présente rarement à l'état nu, sans le renfort et l'accompagnement d'un certain nombre de productions, elles-mêmes verbales ou non, comme un nom d'auteur, un titre, une préface, des illustrations, dont on ne sait pas toujours si l'on doit ou non considérer qu'elles lui appartiennent, mais qui en tout cas l'entourent et le prolongent [...] ». Lane (1992, 19), quant à lui, précise quelle en est l'intention: « Le paratexte se compose d'un ensemble hétérogène de pratiques et de discours que réunit cependant une visée commune, qui consiste à la fois à informer et convaincre, asserter et argumenter. [...] Mais leur réaction est presque toujours de l'ordre de l'influence, voire de la manipulation. »

Le paratexte et Ximénez

Cela nous amène à l'analyse de la transcription et de la traduction de Ximénez. Pour ce faire, il importe d'abord d'en préciser les éléments clés, dont le nom de l'auteur tel qu'il apparaît dans le document, soit « Révérend frère Francisco Ximénez, prêtre ». Déjà, il nous indique clairement son appartenance religieuse (il est missionnaire franciscain et prêtre catholique de diverses paroisses du Guatemala), ce qui nous permet de croire que sa traduction aurait pu être influencée par une vision chrétienne du monde. Il ajoute lui-même sur la couverture : « Traduit de la langue quiché à la castillane pour la commodité des ministres du Saint-Évangile ». Selon les théoriciens du paratexte, ce type de commentaire est un périphrase auctorial, mais puisqu'il s'agit ici d'une traduction, nous pouvons, avec assurance, dire qu'il s'agit plutôt d'un périphrase traductorial. Dans son prologue, Ximénez ajoute : « Mon ouvrage se limite à mettre en lumière et à souligner les erreurs que dans leur innocence ils professent et partagent depuis toujours. » Nous l'avons vu avec Lane, et nous en avons un exemple flagrant ici, le paratexte sert indéniablement à convaincre, à influencer et à manipuler.

De plus, la traduction de Ximénez a été terminée en 1703, en pleine époque coloniale au Guatemala, ce qui implique une possible influence contextuelle au chapitre de la mentalité et de la vision du monde à cette époque. Ximénez est bien sûr Espagnol. Par contre, au moment où il réalise sa traduction, il habite la région depuis 15 ans et maîtrise le quiché, le kakchikel et le tzotzil. Il a donc une bonne connaissance de la langue et de la culture ayant donné naissance au Popol Vuh. Il a par ailleurs écrit bon nombre d'autres ouvrages sur l'Amérique précolombienne, dont *Historia de la Provincia de San Vicente de Chiapas y Guatemala*, *Gramática de los tres idiomas quiché, cakchiquel y subtuhil*, *Tesoro de las tres lenguas cakchiquel, quiché y tzotzil* et *Historia Natural del Reino de Guatemala*. Il donnera à sa version du Popol Vuh le titre suivant : *Empiezan las historias del origen de los Indios de esta provincia de Guatemala* (Histoire des origines des Indiens de cette province du Guatemala).

Malgré le fait qu'il connaisse bien la culture locale, Ximénez est incapable de faire la part des choses, de la prendre pour ce qu'elle est et de ne pas établir de lien entre cette dernière et une vision essentiellement chrétienne du monde. Dans son prologue, il projette l'idée que son Dieu est le seul et unique, et qu'il est impossible que les Mayas ne puissent pas, même à leur insu, vénérer le même dieu que lui. À ce sujet, il écrit : « [...] leurs paroles sont conformes à la Sainte Écriture et à la foi catholique. » Il est toutefois convaincu que les Mayas ont été manipulés par le diable et que c'est malgré eux qu'ils n'arrivent pas à être des chrétiens comme il se doit. Ximénez explique sa théorie en ces mots : « [...] mais comme ils préfèrent que celles-ci soient enveloppées d'innombrables mensonges et faussetés, on ne peut leur accorder plus de crédit que n'en a Satan, le père du mensonge, qui fut leur créateur, afin sans doute de mieux tromper et perdre ses malheureux ». Il ajoute « [...] tout comme Luther, Calvin, Mahomet et autres hérétiques qui veulent détruire le catholicisme [...] ils associent quantité de dogmes catholiques à leur destinée comme s'ils avaient été trompés par un esprit corrompu [...] en sorte qu'on ne peut accorder quelque crédit que ce soit à de semblables faussetés. » (DesRuisseaux, 1987, 24).

Selon Genette (1987, 16), « le paratexte, sous toutes ses formes, est un discours fondamentalement hétéronome, auxiliaire, voué au service d'autre chose ». À quoi le paratexte de Ximénez est-il voué? En vertu de ce que nous avons décrit ci-dessus, il est évident que Ximénez veut faire des Mayas des chrétiens et il tente par tous les moyens possibles d'expliquer pourquoi ils ne sont pas – encore – de bons chrétiens. Toutes les informations relevées dans le paratexte de Ximénez nous permettent de contextualiser sa traduction et d'ores et déjà de savoir vers quoi tendra son texte. Elles nous permettront évidemment d'en faire une lecture informée, judicieuse, mais surtout critique.

Le paratexte et Bourbourg

Tout comme Ximénez, Bourbourg était missionnaire et prêtre. Français d'origine, il était professeur d'histoire ecclésiastique et considéré comme l'un des pionniers de

l'archéologie et de l'histoire ancienne des Amériques. Dans le document, il se présente comme « L'abbé Brasseur de Bourbourg ». Réalisée en 1861, sa traduction porte le titre de *Popol Vuh. Le livre Sacré et les mythes de l'antiquité américaine avec les livres héroïques et historiques des Quichés*.

Bourbourg avait une bonne commande de la culture et de la langue quiché. Il a sillonné la Mésoamérique pendant 15 années et a écrit de nombreux ouvrages sur la région, dont *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique Centrale*, *Grammaire Quiché et le drame de Rabinal Achí* et *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique Centrale*. Bien qu'il fût un religieux, Bourbourg était avant tout un érudit. Sa version du Popol Vuh est précédée d'un avant-propos de 6 pages, d'une notice bibliographique sur le livre sacré de 9 pages et d'une volumineuse dissertation sur les mythes de l'antiquité américaine et commentaire au livre sacré de 268 pages. Elle est également suivie d'une table analytique de 19 pages.

Selon Genette (1987, 8), le but du paratexte est d'obtenir « un meilleur accueil du texte et une lecture plus pertinente (aux yeux de l'auteur, du traducteur de l'éditeur, etc.) » Et c'est exactement ce que vise Bourbourg dans son péri-texte traductorial : il veut d'abord donner du crédit à son ouvrage en précisant qu'il est « auteur de *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique Centrale*, Membre des Sociétés de Géographie de Paris et de Mexico, [...] de la Société d'Ethnographie de Paris, etc., ancien administrateur ecclésiastique des Quichés de Rabinal. » Ensuite, il nous fait comprendre qu'il veut se détacher de la mentalité coloniale espagnole en stipulant, dans son avant-propos, que « les Espagnols [...] niaient que les Américains eussent une âme humaine, afin d'avoir le droit de les dépouiller et de les asservir. » (p. II). Dans la notice bibliographique (p. XII), il nous met en garde contre la traduction de Ximénez : « Ximénez, imbu des préjugés de son temps, crut voir [...] une agence diabolique qui aurait travesti à dessein, dans la cosmogonie quiché, le récit des livres saints. », puis ajoute que « malgré la connaissance rare qu'il avait de la langue quiché, il lui fut impossible d'en rendre la traduction, je ne dirai pas seulement compréhensible, mais même supportable. »

Bourbourg informe également le lecteur de la raison pour laquelle il a décidé de faire cette traduction, soit d'« arriver au but que nous nous sommes proposé, celui de faire connaître, autant qu'il était en nous, la civilisation de l'Amérique précolombienne. » (p. III). C'est justement pour ce faire qu'il entoure le Popol Vuh d'autant de périphrase. Il explique qu'une introduction aussi longue « aura, nous l'espérons, l'avantage d'aider le lecteur, encore peu au courant de ces questions, à embrasser d'un coup d'œil les fondements de l'histoire et des théogonies antiques du continent occidental. » (p. XV).

Bourbourg est également humble et prêt à faire face à la critique. À ce sujet, il écrit : « Le commentaire qui l'accompagne [...] ne saurait être à l'abri de la critique. Mais qu'on veuille bien se souvenir que nous sommes un des premiers pionniers dans cette voie encore difficile et obscure. » et « Ce n'est pas de notre faute si nous avons jusqu'ici cheminé presque seul. » (p. IV).

Cette courte analyse du paratexte de Bourbourg nous permet de comprendre que nous avons ici affaire à un tout autre type de traduction. Celle-ci ne s'inscrit plus dans un contexte colonial, mais dans un courant que nous pourrions qualifier d'ethnologique. Il met l'accent sur l'étude qu'il a faite de la culture quiché et souhaite, par son avant-propos, sa dissertation et son commentaire, offrir au lecteur la possibilité d'en faire une lecture en toute connaissance de cause. Il ne demande pas au lecteur d'adopter son point de vue et lui présente une quantité astronomique d'information qui lui permettra d'en faire une lecture éclairée. En ce sens, il se démarque clairement de Ximénez.

Conclusion

Le Popol Vuh a parcouru un long chemin. S'inspirant de la tradition orale, le document a été rédigé puis perdu une première fois. Une nouvelle version écrite a été mise à la disposition du dominicain Francisco Ximénez avant de disparaître à nouveau. Heureusement, Ximénez a pris le temps de copier le document avant de le remettre à son

propriétaire. Non seulement le Popol Vuh a-t-il parcouru tout un chemin, ses traductions en ont fait de même. Traduit d'un point de vue essentiellement européen et chrétien par Ximénez, nous pouvons affirmer, à la lumière du paratexte, que celle de Bourbourg se détache déjà de la mentalité coloniale. Une étude de traductions plus récentes effectuées par des Guatémaltèques, soit celles de Recinos (1947), Chávez (1979) et Colop (1999) nous permettrait de poursuivre l'étude de l'évolution du paratexte. Nous ne serions pas surpris de constater que le Popol Vuh a grandement évolué depuis l'époque coloniale.

Bibliographie

BASTIN, G. (2009) : « Traduction et histoire. Les indispensables paratextes » dans *Vol. hommage à B. Lepinette*.

BRASSEUR DE BOURBOURG, C. É. (1861) : *Popol Vuh. Le Livre Sacré et les mythes de l'antiquité américaine*. Paris, Arthus Bertrand.

CHRISTENSON, A. J. (2003). *Popol Vuh: Sacred Book of the Quiché Maya People*. Norman : University of Oklahoma Press.

DESRISSAUX, P. (1987) : *Popol Vuh. Le livre des événements, Bible américaine des Mayas-Quichés*. Montréal et Paris, vlb éditeur et le castor astral.

GENETTE, G. (1987) : *Seuils*. Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique ».

GÜRÇAĞLAR, Ş. T. (2002) : « What texts don't tell. The uses of paratexts in translation research », dans T. Hermans (éd.), *Crosscultural transgressions: research models in Translation Studies II: historical and ideological issues*. Manchester, St. Jerome.

LANE, P. (1992) : *La périphérie du texte*. Paris, Nathan.

LÉPINETTE, B. et A. MELERO (éds). (2003) : « Historia de la traducción », dans *Valencia : Quaderns de Filologia, Estudis Lingüístics VIII*, Universitat de València.

MUSEO POPOL VUH (2010). *El Popol Vuh*. Guatemala : Université Francisco Marroquín. Repéré le 2 juin 2010 à www.popolvuh.ufm.edu/popolvuh.htm.

VAN AKKEREN, R. W. (2003). « Authors of the Popol Wuj ». Dans *Ancient Mesoamerica* 14(2). 237-256. Cambridge University Press.

XIMÉNEZ, F. (ca. 1703). *Empiezan las historias del origen de los Indios de esta provincia de Guatemala*. Édition fac-similé électronique. *Popol Wuj online*. Ohio State University Libraries (2010). <http://library.osu.edu/sites/popolwuj>. Repéré le 7 octobre 2010.